Les dynamiques émotionnelles du militantisme jihadiste : propositions méthodologiques sur leur repérage

Amélie Blom

▶ **To cite this version:**

Amélie Blom. Les dynamiques émotionnelles du militantisme jihadiste : propositions méthodologiques sur leur repérage. Critique Internationale, 2021, 2021/2 (91), pp.113-134. 10.3917/crii.091.0116 . hal-03726243

HAL Id: hal-03726243
https://hal.science/hal-03726243

Submitted on 18 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version acceptée par l'éditeur.

Les dynamiques émotionnelles du militantisme jihadiste : propositions méthodologiques sur leur repérage

par Amélie Blom

Blom, A. (2021). Les dynamiques émotionnelles du militantisme jihadiste : propositions méthodologiques sur leur repérage. *Critique internationale*, 91, 113-134. https://doi.org/10.3917/crii.091.0116

En accès payant sur https://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2021-2-page-113.htm

En open access en 2024.

Résumé

Reconnaître l'importance des émotions pour la compréhension du militantisme armé implique également d'exercer la plus grande vigilance dans l'attribution à distance de motivations émotionnelles, procédé largement répandu dans l'étude de l'engagement jihadiste en raison de la difficulté à saisir les émotions en situation. L'une des façons de surmonter cet obstacle est d'analyser les dynamiques émotionnelles du militantisme armé à partir d'un questionnement sur les méthodes exploratoires et, plus spécifiquement, sur l'entretien biographique. Certes, celui-ci soulève des difficultés, mais il se révèle aussi d'une grande richesse pour peu que l'on adopte une démarche sensible à ce que l'interaction enquêteur.rice-enquêté.es fait à la compréhension des dynamiques émotionnelles du militantisme. L'expérience sensorielle et émotionnelle d'un ancien combattant jihadiste pakistanais, associée à un retour réflexif sur les émotions de l'observatrice, sert de point d'appui à une tentative de typologie des voies d'accès aux émotions dans le cadre des entretiens sociologiques.

Abstract

Recognizing the significance of emotions in the understanding of armed militancy also requires that one exercise the greatest vigilance in attributing emotional motivations to militants from afar – a very common way of proceeding in studies of Jihadist engagement given the difficulty of accessing emotions in context. One way to overcome this obstacle is to interrogate our exploratory methods and, more specifically, that of the biographical interview. This presents difficulties of its own, of course, but is also very rewarding provided that one remains sensitive to the interaction between the investigator and his or her interlocutors as well as to how this interaction impacts the understanding of the emotions at play. Joined with a reflexive analysis of the observer's emotions, the sensory and affectual experience of a former Jihadist combatant in Pakistan supplies the basis for a tentative typology of the various routes by which one may access and document emotions via sociological interviews.

Resumen

Reconocer la importancia de las emociones en la comprensión de la militancia armada implica también ejercer la máxima vigilancia en la atribución remota de motivaciones emocionales, que es un proceso muy utilizado en el estudio del compromiso yihadista, debido a la dificultad de captar las emociones sobre el terreno. Una forma de superar este obstáculo es analizar la dinámica emocional del activismo armado mediante preguntas sobre los métodos exploratorios y, más concretamente, sobre la entrevista biográfica. Esto no está exento de dificultades, pero demuestra ser muy valioso si adoptamos un enfoque mínimamente sensible al efecto que provoca la interacción entrevistador-encuestado en la comprensión de la dinámica emocional del activismo. La experiencia sensorial y emocional de un antiguo combatiente yihadista pakistaní, combinada con un retorno reflexivo a las emociones del observador, sirve de base para un intento de tipificar las formas de acceso a las emociones en las entrevistas sociológicas.

Version acceptée par l'éditeur.

Les dynamiques émotionnelles du militantisme jihadiste : propositions méthodologiques sur leur repérage

par Amélie Blom

« Sólo recuerdo la emoción de las cosas, y se me olvida todo lo demás.
Muchas son las lagunas de mi memoria. »
Antonio Machado (1875-1939)

« Je ne me souviens que de l'émotion des choses, et j'oublie tout le reste. Nombreuses sont les lacunes de ma mémoire », écrit le poète[1]. Ce sont en effet bien souvent les traces affectives de l'événement qui restent le plus nettement gravées dans la mémoire, et ce longtemps même après qu'il s'est produit. C'est ce qui m'a frappée lorsque j'ai recueilli les témoignages d'anciennes recrues d'un groupe armé jihadiste au cours d'une enquête menée au Pakistan à la fin des années 2000, bien que, sur le moment, je n'aie pu explorer toute la richesse analytique de cette impression[2]. Toutes se souvenaient très bien de l'« émotion des choses » : le désespoir, la résignation, la curiosité, la fascination qui les avaient poussés vers un camp jihadiste qui les préparerait à combattre, voire à mourir en *shahid* (martyr dans la voie de Dieu) au Cachemire sous administration indienne, puis la désillusion, la peur ou encore le dégoût (entre autres) qui les en avaient chassés.

L'activisme à haut risque, et le jihadisme en fait évidemment partie, est propice à laisser des traces émotionnelles profondes dans la mémoire des militants « à cause de ses conséquences potentiellement dramatiques, comme la persécution, la torture, l'emprisonnement et même la mort »[3] ; traces qui font assurément l'objet d'une interprétation rétrospective comme nous le verrons. Quiconque cherche à comprendre les ressorts de l'engagement (et au désengagement) militant à haut risque ne peut donc ignorer la variable émotionnelle. Celle-ci se comprend « moins comme un objet autonome, réifié et séparé, que comme une catégorie irradiante, susceptible de donner à saisir une multitude de mécanismes souvent occultés dans

[1] Antonio Machado, *Los complementarios y otras prosas postumas*, Buenos Aires, Biblioteca Contemporanea, 1957, p. 20 (http://bibliotecadigital.tamaulipas.gob.mx/archivos/descargas/43000028815.pdf).
[2] Pour une analyse détaillée de ces témoignages, voir Amélie Blom, « Les "martyrs" jihadistes veulent-ils forcément mourir ? Une approche émique des mécanismes de la radicalisation autosacrificielle au Pakistan », *Revue française de science politique*, 61 (5), 2011, p. 867-891.
[3] Eduardo Romanos, « Emotions, Moral Batteries and High-Risk Activism: Understanding the Emotional Practices of the Spanish Anarchists under Franco's Dictatorship », *Contemporary European History*, 23 (4), 2014, p. 549.

l'explication »[4]. Analyser les émotions permet ainsi, en premier lieu, de saisir la façon dont, tout au long de ce processus, l'individu se rapporte à une situation donnée. Longtemps occultée dans la sociologie des mouvements sociaux et du militantisme, l'émotion y est revenue en force à partir de la fin des années 1990[5]. Cette littérature s'est toutefois peu intéressée aux questions de méthode et au problème central de l'identification par les sciences sociales des émotions des enquêté.es, ce qui, à terme, peut tendre à décrédibiliser l'importance reconnue, à juste titre, aux émotions pour une meilleure compréhension des processus militants.

Dans cette étude, pensée et rédigée sous forme d'essai méthodologique, j'ai précisément fait le choix de remettre au cœur de l'analyse des émotions militantes la question des méthodes exploratoires. Alors que l'attribution à distance de motivations émotionnelles à autrui est un procédé très largement répandu dans l'étude du militantisme, je démontre, théories et enquête empirique à l'appui, toutes les difficultés que pose l'accès aux émotions des militant.es. Pour ce faire, je procède à une relecture analytique d'un matériau ethnographique collecté en 2007-2009 au Pakistan[6]. Cette enquête, menée dans le cadre de ma recherche doctorale[7], m'a conduite à recueillir une cinquantaine de récits de vie d'anciens combattants de deux groupes armés d'obédience jihadiste alors actifs au Cachemire – le Hizb-ul Mujahidin (Parti des mujahidin) et le Lashkar-i Taiba (Armée des purs) – soit directement par des entretiens avec eux (5 cas), soit *via* leurs proches (4 cas), soit *via* des « témoignages de martyrs » publiés par les organes de communication de ces groupes (40 cas environ). L'analyse que je présente ici s'appuie principalement sur deux entretiens avec d'anciens militants du Lashkar-i Taiba. Cette milice de patriotes salafistes menait depuis 1990, avec l'aide logistique et politique de l'armée pakistanaise[8], une guerre de guérilla conceptualisée comme un « jihad » contre l'Inde dans le territoire disputé du Cachemire. Au moment de notre rencontre, ces combattants avaient quitté le groupe depuis plusieurs années.

---

[4] Quentin Deluermoz, Emmanuel Fureix, Hervé Mazurel, M'hamed Oualdi, « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 47, 2013, p. 157.

[5] Les ouvrages pionners en la matière sont, en anglais, celui de James M. Jasper, *The Art of Moral Protest: Culture, Biography, and Creativity in Social Movements*, Chicago, University of Chicago Press, 1997, et en français, celui de Christophe Traïni (dir.), *Émotions... mobilisation !*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

[6] Sur la méthode consistant à questionner un matériau ethnographique déjà existant sans aucun travail de terrain supplémentaire, voir Michael Burawoy, « Revisits: An Outline of a Theory of Reflexive Ethnography », *American Sociological Review*, 68 (5), 2003, p. 646.

[7] A. Blom, « La violence d'État en partage. Le Pakistan et la privatisation de la guerre au Cachemire (1947-2007), thèse de doctorat en science politique, Institut d'études politiques de Paris, 2018.

[8] D'où mon choix de les qualifier de « milices » : ces groupes armés, une douzaine encore au milieu des années 2000 (mais plus que trois encore actifs en 2020), sont appelés en ourdou (langue officielle du Pakistan) *jihadi tanzim* (organisations jihadistes) et clairement différenciés des groupes dits « terroristes » (*dehshat gardi*) qui, eux, attaquaient l'appareil de sécurité pakistanais pour son appui « à la guerre contre la terreur » menée sous la direction des États-Unis tout au long des années 2000.

Je procède également dans cet article à un retour réflexif sur mes propres émotions au cours de ces entretiens, retour indissociable du questionnement méthodologique. De fait, les ex-militants jihadistes n'étaient pas les seuls à se souvenir de l'« émotion des choses » : plus de dix ans après, je me rappelle très nettement ce que j'ai alors ressenti. J'étais émue aux larmes par l'histoire d'amour tragique de l'un ; bouleversée par le courage d'un autre, qui avait finalement choisi de faire un master en développement social après avoir quitté le Lashkar ; et affreusement mal à l'aise en écoutant le troisième expliquer qu'il espérait encore que son petit garçon deviendrait un jour le *shahid* que lui-même n'avait pu être puisque ses parents l'avaient systématiquement ramené des camps jihadistes chaque fois qu'il y fuguait**.** Quand nos données de terrain nous font pleurer, pour reprendre le titre d'un texte écrit par Deborah Gould à propos de sa recherche sur ACT UP, il devient impossible de faire comme si cela n'affectait pas la connaissance de nos objets[9].

J'identifierai tout d'abord les différents apports et écueils méthodologiques dans l'étude des émotions militantes. Je reviendrai ensuite sur l'expérience sensorielle et émotionnelle d'un ancien combattant jihadiste pakistanais à partir de son expression dans différents entretiens par récits de vie. Enfin, je proposerai, à partir exclusivement de ce matériau, une tentative de typologie des différentes voies d'accès aux émotions en contexte d'entretiens.

Détour par l'étude des émotions militantes

La radicalisation jihadiste a-t-elle des ressorts émotionnels spécifiques ?

Notre compréhension de la manière dont interagissent émotions et protestations se fonde presque exclusivement sur des enquêtes menées auprès de collectifs progressistes, et les rares analyses consacrées au rôle des émotions dans l'activisme à haut risque portent, elles aussi, sur des causes pour lesquels l'observateur est susceptible d'avoir une certaine empathie[10]. En

[9] Deborah B. Gould, « When Your Data Make You Cry », dans Helena Flam, Jochen Kleres, *Methods of Exploring Emotions*, Abingdon, Routledge, 2015, p. 163-171.

[10] Citons, entre autres, la rébellion communiste contre l'occupation japonaise aux Philippines (Jeff Goodwin, « The Libidinal Constitution of a High-Risk Social Movement: Affectual Ties and Solidarity in the Huk Rebellion, 1946 to 1954 », *American Sociological Review*, 62 (1), 1997, p. 53-69), le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis dans les années 1950 et en Allemagne de l'Est à la fin des années 1980 (Jeff Goodwin, Steven Pfaff, « Emotion Work in High-Risk Social Movements: Managing Fear in the US and East German Civil Rights Movements », dans Jeff Goodwin, James M. Jasper, Francesca Polletta (eds), *Passionate Politics. Emotions and Social Movements*, Chicago, University of Chicago Press, 2001, p. 282-302) et celui des insurgés au Salvador dans les années 1980 (Elisabeth Jean Wood, « The Emotional Benefits of Insurgency in El Salvador », dans *ibid*., p. 267-281), les anarchistes espagnols sous la dictature franquiste (E. Romanos, « Emotions, Moral Batteries and High-Risk Activism: Understanding the Emotional Practices of the Spanish Anarchists under Franco's

revanche, le jihadisme a suscité peu d'intérêt dans le sous-champ de la théorie des mouvements sociaux consacré aux émotions. Quant à la littérature sur le militantisme jihadiste, elle tend, également, à ignorer la complexité émotionnelle des combattants, soit en niant qu'ils puissent ressentir quoi que ce soit (ils seraient simplement endoctrinés lors de leur socialisation primaire dans une *madrasa*), soit, au contraire, en surinvestissant leur sujet de motivations émotionnelles de toutes sortes parfois parfaitement contradictoires (désespoir ou espoir, humiliation ou sentiment de supériorité), soit enfin, en se référant à une émotion monocausale qui expliquerait l'engagement de tous les combattants jihadistes, quel que soit le contexte (en général la haine, le désir de vengeance, la frustration le plus souvent matérielle, mais aussi sexuelle, ou l'humiliation)[11].

La thèse de l'« émotion première » pose de sérieux problèmes. Tout d'abord, parce que l'état limité de nos connaissances sur les profils et les motivations des militants jihadistes dans un pays donné (et encore plus de façon comparative) interdit toute généralisation, d'autant plus que la thèse fait généralement l'impasse sur la démonstration empirique[12]. Ensuite, parce que le passage d'une émotion particulière à l'action n'a rien d'automatique : en contexte répressif, par exemple, il a été démontré que la peur peut tout aussi bien encourager qu'inhiber la lutte[13]. Si les travaux sur le militantisme jihadiste sont d'une aide limitée pour comprendre la fonction mobilisatrice de l'émotion, qu'en est-il alors des conceptualisations établies dans d'autres contextes ?

Des émotions mobilisées aux émotions mobilisatrices

Dictatorship », art. cité), les luttes de la gauche radicale dans les années 1950 en France et les années 1960 en Italie (Isabelle Sommier, « Sentiments, affects et émotions dans l'engagement à haut risque », *Terrains/Théories*, 2, 2015, http://teth.revues.org/236) ou encore la lutte des volontaires pro-Kiev en Ukraine après 2013 (Emmanuel Karagiannis, « Ukrainian Volunteer Fighters in the Eastern Front: Ideas, Political-Social Norms and Emotions as Mobilization Mechanisms », *Southeast European and Black Sea Studies*, 16 (1), 2016, p. 139-53).

[11] Ainsi, dans un bilan sur vingt ans de recherches sur le rôle des émotions dans les mouvements sociaux, J. Jasper affirme que « les humiliations subies par les kamikazes palestiniens font de la vengeance leur objectif principal ». J. M. Jasper, « Emotions and Social Movements: Twenty Years of Theory and Research », *Annual Review of Sociology*, 37, 2011, p. 290.

[12] Soulignons qu'il a fallu attendre 2017, après des années d'analyses principalement spéculatives, pour disposer enfin des premières enquêtes empiriques sérieuses sur les militants jihadistes français avec la publication de Fabien Truong, *Loyautés radicales. L'islam et les « mauvais garçons » de la nation*, Paris, La Découverte, 2017, et de Laurent Bonelli, Fabien Carrié, *La fabrique de la radicalité. Une sociologie des jeunes djihadistes français*, Paris, Le Seuil, 2018.

[13] J. Goodwin, S. Pfaff, « Emotion Work in High-Risk Social Movements: Managing Fear in the US and East German Civil Rights Movements », cité.

Nous en savons probablement plus sur les émotions mobilisées que sur les émotions mobilisatrices, pour reprendre la distinction proposée par Stéphane Latté[14]. Les premières renvoient au « travail émotionnel »[15] d'entrepreneurs de causes en vue de susciter et de soutenir l'engagement, les secondes au processus par lequel les émotions éprouvées conduisent les individus à l'action. Les émotions stratégisées constituent, en effet, le terrain privilégié des études sur le rôle des émotions dans les mobilisations politiques, qui montrent, et de façon toujours plus fine, l'importance des « dispositifs de sensibilisation »[16]. Force est toutefois de reconnaître qu'il est bien plus difficile de saisir les émotions mobilisatrices et la manière dont une prédisposition émotionnelle se traduira par un engagement effectif[17]. Faudrait-il alors s'en tenir là ?

Voilà qui est plus facile à dire qu'à faire. Pour revenir au cas qui nous occupe, il est certes essentiel d'étudier comment les cadres jihadistes transforment l'impuissance en héroïsme ou la peur en un sentiment d'invincibilité, mais on aimerait aussi pouvoir déterminer si ces tentatives sont couronnées de succès. S'en tenir au seul niveau de l'intention – le travail émotionnel des leaders – et se priver de toute hypothèse sur les émotions éprouvées par les personnes dont on tente d'expliquer le comportement se révèle passablement frustrant. Cela explique, à mon sens, le recours à l'analogie pour rendre compte de ce que les émotions ressenties font aux acteurs : l'émotion est ainsi souvent décrite dans la sociologie des mouvements sociaux comme la « motivation même de la protestation »[18] ; le « prisme invisible qui colore toutes nos pensées, nos actions, nos perceptions, nos jugements »[19] ; la « texture des mouvements sociaux » ou encore, « une incitation à l'action collective »[20].

Plusieurs tentatives de conceptualisation plus précise ont néanmoins visé à théoriser ce que l'engagement politique doit aux émotions mobilisatrices. La première est le concept de « choc

[14] Stéphane Latté, « Des "mouvements émotionnels" à la mobilisation des émotions », *Terrains/Théories*, 2, 2015, en ligne (http://journals.openedition.org/teth/244).

[15] Arlie Russell Hochschild, « Emotion Work, Feeling Rules, and Social Structure », *American Journal of Sociology*, 85 (3), 1979, p. 551-575.

[16] Sur ce concept, voir C. Traïni, « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », *Revue française de science politique*, 60 (2), 2010, p. 335-358, et Stéphanie Tawa Lama-Rewal, « It's Effective because It's Affective: The Dynamics and Significance of Emotions in a Delhi Jan Sunwai », dans A. Blom, S. Tawa Lama-Rewal (eds), *Emotions, Mobilisations, and South Asian Politics*, Londres, New Delhi, Routledge India, 2019.

[17] Sandrine Lefranc, Isabelle Sommier, « Les émotions et la sociologie des mouvements sociaux », dans C. Traïni (dir.), *Émotions… mobilisation !*, *op. cit.*, p. 273-293.

[18] J. Goodwin, J. M. Jasper, F. Polletta, « Emotional Dimensions of Social Movements », dans David A. Snow, Sarah A. Soule, Hanspeter Kriesi (eds), *The Blackwell Companion to Social Movements*, Malden, Wiley-Blackwell, 2007, p. 414.

[19] J. Goodwin, J. M. Jasper, F. Polletta (eds), *Passionate Politics. Emotions and Social Movements*, *op. cit.*, p. 10.

[20] E. Romanos, « Emotions, Moral Batteries and High-Risk Activism: Understanding the Emotional Practices of the Spanish Anarchists under Franco's Dictatorship », art. cité, p. 552.

moral » proposé par James Jasper : ce « sentiment vertigineux que l'on ressent quand un événement ou une information nous montre que le monde n'est pas tel que nous le pensions et qui peut parfois conduire à réévaluer ou changer nos principes moraux »[21]. Comparé à une décharge électrique, il mettrait d'emblée l'individu en position de rébellion (*attack mode*). J'ai retrouvé plusieurs « traces empiriques [de] chocs moraux »[22] dans les témoignages d'anciens combattants jihadistes pakistanais, mais moins sous la forme d'une émotion qui se situerait en amont de l'engagement que sous celle de l'émotion stratégisée. L'un d'entre eux a ainsi détaillé comment les milices tentaient par divers dispositifs de sensibilisation (les images d'atrocités perpétrées par les soldats indiens, entre autres) de susciter une « envie d'en découdre » qui, sur le coup, a toutes les apparences de la spontanéité immédiate. J. Jasper reconnaît, de plus, que « le choc moral, l'agentivité et le militantisme entretiennent entre eux une relation complexe »[23], si complexe qu'il a récemment proposé un autre concept, lui aussi inspiré par une métaphore électrique : la « batterie morale » (*moral battery*). Ce serait plutôt la tension entre des « émotions positive**s** et négative**s** » (comparées aux pôles positif et négatif d'une pile) qui « motive[rait] l'action » protestataire[24]. En d'autres termes, l'émotion mobilise quand elle opère sur un mode dichotomique – la honte faisant place à la fierté, l'apitoiement à la joie, l'anxiété présente à l'espérance dans le futur – mais la thèse ne fait l'objet d'aucune démonstration.

Dans son enquête sur le soutien des *campesinos* à la guérilla socialiste au Salvador de la fin des années 1970 aux début des années 1990, Elisabeth Wood propose, quant à elle, le concept de « bénéfices émotionnels de l'action »[25]. Elle entend par là le « plaisir de l'agentivité » (*the pleasure of agency*) procuré par la capacité à transformer une indignation passive en action. Le concept achoppe toutefois sur une tension épistémologique et méthodologique : celle qui oppose le récit rétrospectif des émotions et la possibilité de saisir les émotions mobilisatrices *in situ.* Cette à cette question méthodologique complexe qu'est consacrée la suite de mon analyse, à partir de l'étude de cas d'un seul récit de vie d'un ex-militant jihadiste.

[21] J. M. Jasper, *The Art of Moral Protest: Culture, Biography, and Creativity in Social Movements*, *op. cit.*, p. 106.
[22] Expression que j'emprunte à C. Traïni, « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », art. cité, p. 343.
[23] J. Goodwin, J. M. Jasper, F. Polletta (eds), *Passionate Politics. Emotions and Social Movements*, *op. cit.*, p. 17.
[24] J. M. Jasper, « Emotions and Social Movements: Twenty Years of Theory and Research », art. cité, p. 291.
[25] Je n'ai pas trouvé de meilleure traduction de « emotional in-process benefits », mais celle-ci reste imparfaite car elle ne saisit pas bien la dimension dynamique du processus. E. J. Wood, « The Emotional Benefits of Insurgency in El Salvador », cité, p. 268.

L'émotion, cet insaisissable objet de l'enquête ?

Retour sur un entretien avec un ancien militant jihadiste

En 1997, Ashiq (pseudonyme) a rejoint un camp du Lashkar-i Taiba avec l'objectif proclamé d'aller combattre et éventuellement de mourir en « martyr dans la voie de Dieu » au Cachemire[26]. Or il n'a finalement jamais traversé la « ligne de contrôle » qui sépare le Cachemire pakistanais du Cachemire sous contrôle indien parce qu'il s'est enfui du groupe armé. Je l'ai rencontré en 2007, dans des cours de cuisine, alors que j'habitais et travaillais à Lahore. Il était âgé de 28 ans, et nous avons rapidement sympathisé. Né dans un petit village du Punjab en 1979 et fils d'un travailleur agricole endetté, il avait quitté l'école adolescent pour travailler dans une usine de textile à Lahore. Un jour, lors d'une de nos discussions après les cours, il m'a appris qu'il avait rejoint le « jihad » dix ans plus tôt. Il m'a ensuite raconté son parcours dans des entretiens enregistrés, réalisés à mon domicile (mai 2007). Dans ce nouveau contexte, la discussion a débuté sur sa conception du « jihad » dont je lui demandais de me donner le sens qu'il avait pour lui :

– « Le jihad, ça veut dire donner ta vie sur le chemin de Dieu (*khuda ki rah*), montrer aux autres la voie de Dieu et se rappeler de Lui à chaque instant de ta vie… et comme tu sais, j'ai pris part au jihad avec les gens du Lashkar-i-Taiba. Je suis allé [dans un camp] pour faire leur entraînement de 21 jours mais je me suis barré au bout de 20 jours.
– Pourquoi ?
– Bah, comme ça… En fait, j'y étais allé à cause de ce problème que j'avais tu sais mais ce que j'ai vu là-bas, ces disputes entre sunnites et wahhabites[27], j'ai pas aimé du tout…
– Peux-tu me rééexpliquer ce problème s'il-te-plaît ?
– J'ai fait un mariage d'amour, j'ai pas suivi la décision de mes parents… Cet amour existe depuis douze ans et je lui ai voué toute ma vie tu sais.

Pour Ashiq, le militantisme jihadiste et son « problème » personnel formaient un ensemble indissociable. En fait, Ashiq était tombé fou amoureux d'une jeune ouvrière dans l'usine textile

[26] Son parcours militant a été analysé en détail dans A. Blom, « Les "martyrs" jihadistes veulent-ils forcément mourir ? Une approche émique des mécanismes de la radicalisation autosacrificielle au Pakistan », art. cité. Je m'autorise toutefois à reprendre ici un certain nombre d'éléments biographiques indispensables à la compréhension des hypothèses méthodologiques avancées dans les parties suivantes.
[27] L'islam sunnite pakistanais est divisé en différents courants doctrinaux : les Barelwis s'autodésignent comme « sunnites » (la norme) et qualifient les autres, Déobandis et safalistes (Ahl-i Hadith dans le contexte sud-asiatique), de « wahhabites ».

où il travaillait (Rushna) mais leurs aînés s'opposaient à cette union hors de la famille (la règle dominante au Pakistan étant les mariages arrangés, généralement entre cousins). Le jeune homme a tenu bon jusqu'à ce que sa mère et sa sœur mettent à ses pieds leur *dupatta* (long foulard qui couvre les cheveux). Ce geste était un chantage émotionnel qui signifiait que son entêtement les forçait à mettre littéralement leur honneur à terre (leur *izzat*, symbolisé par le *dupatta*) et qu'il lui incombait désormais de réparer cette humiliation. Le garçon a alors accepté le mariage imposé avec sa cousine, mais s'est enfui le lendemain pour retrouver son grand amour à Lahore. Désormais, il ne pouvait plus rentrer chez lui, il craignait même des représailles physiques, de sa famille comme de celle de son amoureuse. Ce tournant dans sa vie a déclenché un mécanisme que j'ai qualifié, ailleurs[28], de fuite en avant qui l'a conduit *in fine* dans les rangs d'une milice jihadiste.

Privé de soutien familial et dans un contexte socio-politique où l'Etat ne fournit aucune protection alternative, Ashiq a donc dû se débrouiller tout seul. Il a trouvé un soutien relatif dans la riche famille lahorie où il travaillait comme homme à tout faire et où le maître de maison s'était pris d'affection pour lui[29], mais pas sa femme, qui se montrait autoritaire et ne cessait de « lui parler mal ». Il s'est mis alors à rêver d'ailleurs. Le chauffeur de cette famille, dont le frère avait « été fait martyr au Cachemire » dans les rangs du Lashkar-i Taiba, lui a raconté toutes sortes de miracles opérés par ces « pieux guerriers » : « J'avais entendu parler [de ces *mujahidin* du Lashkar] mais je ne les avais jamais rencontrés, du coup j'avais envie de les voir, je me disais "voyons voir si c'est vrai ou si ce sont des mensonges" » Il est allé une première fois s'enregistrer dans un bureau de recrutement du Lashkar (les milices jihadistes avaient alors pignon sur rue dans les grandes villes du Pakistan), mais son patron l'a ramené de force. Il y est retourné en donnant cette fois un faux nom.

Ainsi cette décision de se faire enregistrer pour une formation militaire dans un camp d'entraînement jihadiste paraît-elle plus directement liée à une forme de fascination et de curiosité qu'à un sentiment de frustration. Cependant, plus nous échangions, plus je découvrais un enchevêtrement complexe d'émotions fait de gêne, de confusion et d'un sentiment de déconnexion avec la réalité. Lorsque je lui ai demandé à nouveau pourquoi il avait pris la décision d'aller au Lashkar, Ashiq a semblé un peu perdu, ou mal à l'aise devant mon insistance, il cherchait ses mots, et après une longue pause a répondu : « Pourquoi aller là-bas ?... hum… parce qu'à ce moment-là je ne voyais aucune autre issue. Je me disais "ok, je vais aller voir comment sont les choses [au camp] puis je reviendrai et je l'emmènerai avec moi. Soit on meurt

[28] A. Blom, « Les "martyrs" jihadistes veulent-ils forcément mourir ? Une approche émique des mécanismes de la radicalisation autosacrificielle au Pakistan », art. cité.
[29] Au point qu'il a aidé Ashiq, après son épisode jihadiste, à monter son propre magasin de glaces.

tous les deux, soit…" ». Je l'ai interrompu, surprise, car tout le monde sait que ces milices sont exclusivement masculines : « Elle ? Tu veux dire Rushna ? ». Il m'a répondu : « Oui, on ira au Cachemire et on embrassera le martyre [*shahadat*] ou on partira ailleurs… Mais quand je suis arrivé au camp, c'était pas du tout ce que j'avais imaginé ! ».

Une fois au camp, à la lisière du Cachemire pakistanais et donc à des kilomètres de chez lui, Ashiq a fait l'expérience d'une cruelle déception : il n'a pas supporté le dédain des autres combattants « wahhabis » (salafistes) à l'égard de recrues appartenant à d'autres sectes sunnites, il a vu des choses qui l'ont profondément choqué comme l'utilisation de jeunes orphelines comme servantes (ou prostituées, ce qu'il n'a dit qu'à demi-mots), des cadres jihadistes qui « se remplissaient la panse » en envoyant des jeunes mourir en martyrs au Cachemire, ou encore des recrues assassinées pour s'être rebellées et que l'on faisait ensuite passer pour des morts au combat en « martyrs ». La magie était rompue, Ashiq a retrouvé ses ses esprits et compris l'absurdité de faire venir sa fiancée. Craignant à nouveau pour sa vie, il a volé une arme et s'est enfui du camp pour rentrer à Lahore.

La trajectoire militante d'Ashiq, telle que la révèlent nos entretiens, dévoile donc un faisceau d'émotions qui ont eu des effets différents à des étapes distinctes de sa radicalisation. Ces états émotionnels fluctuants n'ont cessé de modifier sa perception de la réalité, ses attentes, et l'ont finalement réorienté vers son premier objectif, à savoir épouser l'amour de sa vie. Ce témoignage souligne également l'importance de rapporter les émotions exprimées aux contextes et configurations sociales précises, interdisant ce faisant tout lien linéaire entre une émotion comme la frustration, qu'Ashiq a certes ressentie, et la radicalisation jihadiste : si dans son village le jeune homme enrage de devoir se soumettre aux membres les plus puissants de sa famille qui lui imposent un mariage dont il ne veut pas, les émotions qu'il exprime pour rendre compte de son départ au camp relèvent bien plutôt de la curiosité et de l'espoir de trouver une issue à une situation personnelle bloquée.

Retracer les états émotionnels de cet ex-combattant jihadiste m'a donc permis d'isoler les différentes étapes du processus d'engagement (et de désengagement). Cependant, s'il a le mérite du cheminement inductif, cet argument repose sur une approche somme toute encore très intuitive des dynamiques émotionnelles.

Le problème de l'accès aux émotions

Le détour par une vignette ethnographique démontre bien qu'« évaluer l'état émotionnel d'une personne est l'un des problèmes les plus épineux de la science des affects »[30]. Le 11 septembre

[30] Iris B. Mauss, Michael D. Robinson, « Measures of Emotion: A Review », *Cognition and Emotion*, 23 (2), 2009, p. 209.

2001, juste au moment des attentats, une photo a été prise de l'autre côté de la baie de New York, sur laquelle on voit un groupe d'amis en train de prendre un bain de soleil dans un parc de Brooklyn. Derrière eux, de l'autre côté de la rivière, sous un ciel d'un bleu immaculé, le World Trade Center s'effondre dans un nuage de poussière tandis qu'un des deux avions s'encastre dans la première tour. Lorsqu'elle a été publiée quelques années plus tard, cette photo a aussitôt fait l'objet d'interprétations controversées. De nombreux commentateurs ont vu, en effet, dans cet instantané l'allégorie d'une Amérique capable, au mieux, de passer à autre chose, au pire, de faire preuve d'une monstrueuse indifférence à la politique. La polémique a été telle que l'un des hommes photographiés a dû sortir de l'anonymat et expliquer que les apparences étaient trompeuses et que sa passivité apparente était tout l'inverse d'une indifférence : certes, la photo pouvait donner l'impression qu'il était en train de profiter avec sa petite amie d'une belle journée ensoleillée, mais en réalité il était dans un « profond état de choc et d'incrédulité »[31].

Si l'identification des émotions est une entreprise d'une redoutable difficulté, cela tient, tout d'abord, à la nature composite de l'objet ou catégorie d'analyse (selon son emploi). Les définitions de ce qu'est une émotion varient d'une tradition théorique à l'autre (naturaliste, constructiviste, cognitiviste, transactionniste). Pour les théories cognitives ou valuatives de l'émotion (*cognitive* ou *appraisal theory*), par exemple, l'émotion est incompréhensible si l'on s'en tient à sa seule traduction physique car elle enferme une proposition évaluative qui vise une situation, un objet ou un état du monde (« je suis en colère *parce que* les autres jihadistes se moquent de moi »). Ces théories ont été critiquées pour faire de l'émotion l'équivalent d'une seule opération de jugement et occulter ce faisant la part du sensible. Des variantes plus récentes de ce courant définissent de façon plus vaste et composite l'émotion comme « une expérience complexe de la conscience, des sens et du comportement qui reflète l'importance personnelle revêtue par une chose, un événement ou un état de fait »[32].

Pour ces approches valuatives, désormais dominantes dans l'analyse des émotions en sciences sociales, la stratégie interprétative ne peut consister à sonder le ressenti intime des personnes, tâche vaine puisque le chercheur n'accède qu'à des ressources interprétatives qui sont

[31] Jonathan Jones, « The Meaning of 9/11's Most Controversial Photo », *Guardian*, 2 septembre 2011 (https://www.theguardian.com/commentisfree/2011/sep/02/911-photo-thomas-hoepker-meaning).

[32] Robert C. Solomon, « Emotion », *Encyclopaedia Britannica online* (http://www.britannica.com/EBchecked/topic/185972/emotion). Dans la définition plus précise qu'en donne Klaus Scherer, l'émotion est « un épisode de mobilisation intense et synchrone de ressources mentales et somatiques pour affronter, ou s'adapter à, un événement qui est *évalué de manière subjective* comme étant particulièrement pertinent aux besoins, aux objectifs et aux valeurs de l'individu ». Klaus R. Scherer, « Unconscious Processes in Emotion: The Bulk of the Iceberg », dans Lisa Feldman Barrett, Paula M. Niedenthal, Piotr Winkielman (eds), *Emotion and Consciousness*, New York, Guilford Press, 2005, p. 312 (je souligne).

extérieures à ces états internes. Certaines lectures vont même jusqu'à considérer que seule est accessible l'émotion énoncée, et non juste « exprimée » (l'expression d'émotions renvoyant à un ensemble de phénomènes plus vaste)[33]. Pourtant, si l'observateur ne prétend pas atteindre l'émotion ressentie mais s'intéresse de façon plus réaliste à sa seule expression sociale, il reste qu'en dehors des cas, somme toutes assez rares, où un énoncé émotif est clairement utilisé, le risque est grand d'attribuer à autrui des émotions qu'il n'a ni éprouvées ni même réellement exprimées. Ce problème est particulièrement épineux dans le contexte d'entretiens sociologiques.

L'entretien, un contexte comme un autre ?

La sociologie des émotions a largement souligné le risque d'attribuer une forme d'« agentivité » aux émotions en négligeant leurs propriétés contextuelles. En effet, « les sentiments sont liés à leurs contextes d'émergence, ce qui signifie que leurs sources, leurs objets et leurs effets sont contingents, variables et non prédéterminés »[34]. Toutefois, s'il semble assez évident d'imaginer que, par exemple, « le supermarché sollicite un répertoire émotionnel différent de celui qu'impose la plage ou le bureau »[35], le contexte dans lequel les sociologues accèdent aux émotions des enquêtés reste un objet de réflexion largement négligée. Le concept de « bénéfices émotionnels » évoqué précédemment trouve précisément ici sa principale limite. E. Wood reconnaît que « l'explication rétrospective donnée par des participants sur la raison qui les a poussés à rejoindre un mouvement social peut refléter des intérêts présents et être altérée par la période intermédiaire durant laquelle ils ont élaboré leur propre interprétation de leur participation »[36].

Elle maintient pourtant que « l'évidence de la fierté et du plaisir exprimés dans les entretiens [par les *campesinos* salvadoriens], montre [que ces émotions] ont été un facteur important de motivation à la participation [à la guérilla] dans une période antérieure ». Or les *campesinos* interrogés font part du plaisir qu'ils ont ressenti dans leurs activités insurrectionnelles comme un aboutissement de leur participation, un bénéfice obtenu par l'insurrection. Quand elle leur demande de définir les émotions qu'ils ressentaient avant de rejoindre les rangs de

[33] Le récit que font les gens de leurs émotions ou de celles des autres, voilà tout ce qu'il faudrait savoir puisque : d'une part, le rapport entre ces récits et les émotions ressenties ne peut qu'être étudié par des moyens spéculatifs, d'autre part, les émotions ne sont rien d'autre que leur communication. Barbara Czarniawska, « The Rhetoric of Emotions », dans H. Flam, J. Kleres (eds), *Methods of Exploring Emotions*, *op. cit.*, p. 68.

[34] D. B. Gould, « When Your Data Make You Cry », cité, p. 169.

[35] Benno Gammerl, « Emotional Styles: Concepts and Challenges », *Rethinking History. The Journal of Theory and Practice*, 16 (2), 2012, p. 164.

[36] E. J. Wood, « The Emotional Benefits of Insurgency in El Salvador », cité, p. 270.

l'insurrection, ils parlent plutôt de « ressentiment social » et de « rage », et même de leur « terreur » à rejoindre les rebelles. En d'autres termes, leurs « bénéfices émotionnels » ressemblent bien plus à une évaluation rétrospective des bienfaits de la lutte qu'à des émotions proprement mobilisatrices.

Il ne s'agit pas ici de s'adonner à la critique (facile) de la présomption des sociologues à avoir accès à l'authenticité de l'expérience des personnes interrogées[37]. La question est plutôt de savoir comment se prémunir du piège de l'attribution d'émotions à autrui ? Elle est d'autant plus importante que, comme le démontre l'exemple de la photographie du 11 septembre 2001, l'attribution d'émotions à autrui n'est jamais neutre ; elle est prise, elle aussi, dans une forme d'évaluation morale, qu'il s'agisse de condamner un manque ou un excès d'émotions ou, bien évidemment, leur nature[38]. Or ce même exemple montre que seule l'intervention de la « personne réelle » – l'homme photographié qui se rappelle nettement ce qu'il a ressenti alors – permet de restaurer la (sa) vérité de l'émotion ressentie. Voilà qui plaide en faveur de l'entretien biographique comme un bon instrument méthodologique (même si loin d'être parfait) pour appréhender les émotions… si tant est, donc, que l'on soit sensible aussi à son contexte.

Le retour réflexif sur les interactions émotionnelles entre enquêteur et enquêté constitue à cet égard un premier garde-fou : l'« analyse critique de la situation ethnographique (…) et de la relation ethnographique » intervient même comme « condition de possibilité d'un savoir anthropologique ou sociologique »[39] sur les émotions militantes. Prêter attention à la dynamique affectuelle de l'interaction enquêteur-enquêté peut en effet ouvrir de nouvelles pistes. Benno Gammerl démontre ainsi, dans une passionnante étude sur le sentiment d'insécurité des homosexuels dans les zones rurales allemandes dans les années 1960-1970, que l'irritation qu'il a ressentie au contact d'une personne interrogée lui a permis de saisir toute la différence de « styles émotionnels » qui séparait la présente génération de militants homosexuels de la précédente[40]. Pour revenir au cas d'Ashiq, et comme je l'ai écrit précédemment, j'ai été émue aux larmes par son récit, mais quel sens (politique) avait ce débordement émotionnel ? Il m'a révélé que j'avais une bien plus grande disposition à comprendre une radicalisation jihadiste déclenchée par un dépit amoureux, puis reniée et

[37] Comme le fait David Silverman, « "How Was It for You?" The Interview Society and the Irresistible Rise of the (Poorly Analysed) Interview », *Qualitative Research*, 17 (2), 2017, p. 144-158.

[38] Patricia Paperman, « L'absence d'émotion comme offense », dans Patricia Paperman, Ruwen Ogien (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, Editions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1995, p. 175-196.

[39] Didier Fassin, « L'inquiétude ethnographique », dans Didier Fassin, Alban Bensa, *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, 2008, p. 9.

[40] B. Gammerl, « Can You Feel Your Research Results? How to Deal with and Gain Insights from Emotions Generated during Oral History Reviews », dans H. Flam, J. Kleres (eds), *Methods of Exploring Emotions*, *op. cit.*, p. 153-162 ; D. B. Gould, « When Your Data Make You Cry », cité.

critiquée, qu'un engagement soutenu par une conviction idéologique sans faille quant aux bienfaits de la violence jihadiste (comme dans le cas d'un autre militant que j'ai interviewé). Les émotions d'Ashiq m'étaient, au sens strict, accessibles car elles se rapprochaient de mes préférences morales, condamner le jihadisme, et affectives, l'idéal romantique.

L'accès aux émotions par les récits de vie : une tentative de typologie

En resserrant à présent la focale sur cette situation ethnographique spécifique qu'est l'entretien par récits de vie, je voudrais démontrer qu'une seule et même méthode exploratoire peut embrasser différentes manières d'accéder aux émotions et de les documenter. Cette partie, qui s'appuie principalement sur le témoignage d'Ashiq, fait également référence en contrepoint au témoignage d'un autre militant du Lashkar-i Taiba, Sohail, né en 1980 dans le district de Mansehra, employé dans un ONG humanitaire et qui, lui, a rejoint le en 1998 avant de le quitter en 2000[41].

Émotions énoncées, émotions inférées

Quels énoncés linguistiques les militants jihadistes que j'ai rencontrés ont-ils utilisés ? Ont-ils parlé de « peur », de « désespoir » ou de « curiosité », autant d'états affectifs que j'ai identifiés comme ayant motivé leur engagement **?** À certains moments, oui, mais la plupart du temps, ce que je percevais comme une manière à la fois spontanée et légitime de documenter et de comprendre les émotions des recrues jihadistes résultait en fait d'un processus beaucoup plus complexe, comme je l'ai compris en reprenant les transcriptions de mes entretiens.

Qui, de l'enquêteur ou de l'enquêté, identifie l'émotion ? À partir de cette question simple se dégagent, selon moi, deux catégories d'émotions accessibles dans les récits de vie par entretiens que je qualifie, par commodité de langage, d'émotions émiques, celles exprimées par les interviewés, et d'émotions étiques, celles inférées par l'observateur. L'émotion exprimée, ou plus exactement l'expression verbale des émotions, pour reprendre les catégories analytiques de la sociologie des émotions, s'identifie à partir des termes ou énoncés émotionnels (*emotion terms*). Ceux-ci s'inscrivent dans des opérations discursives où l'émotion peut être dotée d'une visée explicative ou évaluative. Dans le premier cas, les enquêtés évoquent une émotion en tant que mobile de l'action pour rendre cette dernière intelligible à l'enquêteur, voire à eux-mêmes,

[41] Entretiens personnels, Islamabad, avril 2008. La trajectoire de Sohail a, elle aussi, fait l'objet d'une analyse détaillée dans A. Blom, « Les "martyrs" jihadistes veulent-ils forcément mourir ? Une approche émique des mécanismes de la radicalisation autosacrificielle au Pakistan », art. cité.

ou pour justifier un comportement ou une opinion. Ainsi, en évoquant l'amour comme le « problème » qui l'a conduit dans les rangs du Lashkar-i-Taiba, Ashiq emprunte un raccourci qui lui permet d'identifier l'état affectif (et l'ensemble des relations associées) à l'origine de son engagement. Il peut être utile, à ce stade, de distinguer l'usage direct de certains termes émotionnels (l'amour) de l'usage indirect, que l'observateur interprète. Une autre opération discursive est en effet à l'œuvre quand les émotions sont verbalisées pour qualifier ou disqualifier des gens, des situations et des choses comme lorsqu'Ashiq explique son désengagement en rappelant que les autres recrues du camp « se moquaient des sunnites et [*qu'il n'aimait*] *pas ça* » (je souligne). On s'approche d'une mise en forme affectuelle d'un motif (la raison du départ) mais l'énoncé décrit aussi un jugement.

L'expression verbale des émotions a également une propriété performative ainsi que l'a suggéré l'historien William Reddy[42]. Selon lui, l'expression langagière des sentiments se distingue des émotions proprement dites, à savoir des émotions subjectives ressenties par un individu. Les premières agissent, en effet, comme des *emotives* – substantif que Reddy invente et que l'on pourrait traduire par « émotifs ». L'émotif est à la fois constatif – il vise à décrire une réalité – et performatif : l'expression même de l'émotion modifie l'état affectif du locuteur (voire, de son interlocuteur). L'énoncé « je suis triste », par exemple, ne communique pas seulement un sentiment, il altère aussi l'état subjectif de l'individu qui le prononce. Le sujet parlant « navigue » ainsi entre des sentiments qui, s'exprimant, sont autant une exploration de soi (*self-exploring*) qu'une altération de son état (*self-altering*). Cette dialectique est particulièrement convaincante et utile à notre discussion bien qu'elle reste difficile à opérationnaliser dans une recherche sociologique de terrain.

À côté de ces émotions énoncées au cours de l'entretien biographique, il existe un ensemble, et de loin le plus vaste, d'émotions attribuées par l'enquêteur au militant. Cela ne signifie pas que ce processus soit entièrement subjectif, mais qu'il est tout simplement indispensable de s'interroger sur la façon dont ces émotions sont répertoriées. À cet égard, deux modes d'accessibilité peuvent être identifiés. Le premier mode consiste à identifier, dans la logique intrinsèque du discours de l'enquêté, ce que j'appelle un « scénario émotionnel plausible » de type séquentiel. Ainsi, Ashiq n'a évidemment jamais dit explicitement : « Ma peur et l'impossibilité de revenir en arrière m'ont jeté dans une fuite en avant ». Mon interprétation se fondait plutôt sur un faisceau d'éléments : tout d'abord, la fuite apparaissait comme un comportement récurrent dans son récit : il s'était enfui de son village, de son job à l'usine de textile, de celui de cuisinier à domicile puis du camp jihadiste ; ensuite, il a fait explicitement

[42] William M. Reddy, *The Navigation of Feeling: A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2001.

allusion à son sentiment d'un manque de perspectives à l'époque (« je ne voyais aucune issue ») ; par ailleurs, il a aussi évoqué sa peur, jamais de façon explicite, mais en décrivant des situations objectivement inquiétantes : des représailles des familles après sa fugue avec sa fiancée ou bien le meurtre des recrues récalcitrantes dans le camp d'entraînement ; enfin, il a précisé que le vol d'une arme avant de quitter le camp lui donnerait les moyens de « protéger » son couple en fuite. La combinaison de ces éléments compose le scénario plausible d'une fuite en avant constamment réactivée par la crainte.

Les scénarios émotionnels renvoient donc aux étapes de la vie du militant telles que son récit les dévoile, mais il peut aussi se révéler dans le cours même de l'entretien. C'est ce qui s'est passé dans l'entretien avec Sohail : le jeune homme essayait de me faire comprendre combien il en voulait à ses parents de ne pas l'avoir arrêté dans la dérive jihadiste que sa fréquentation d'une mosquée du Lashkar avait enclenchée : « Quand j'ai dit la première fois à mon père "Je veux aller au jihad, donnez-moi votre permission", il a répondu "Tu es trop jeune, tu iras plus tard". Il ne s'est pas opposé à mon inclination pour le jihad »[43]. Je n'ai pas saisi immédiatement le ressentiment qu'il tentait de me communiquer et j'ai poursuivi par une question décalée : « Quel âge avais-tu ? ». Il s'est alors exclamé d'un ton irrité : « Mais tu ne comprends pas ! Si mes parents pensaient que ce n'était pas bien, ils auraient dû dire "Quitte cette mosquée, va ailleurs", c'était leur responsabilité ! » Et il a ajouté sur un ton dépité : « Mais non ! Ils ont juste dit "Vas-y plus tard". Et ça, pour moi c'était le feu vert ». Je fais l'hypothèse que cette tension dans nos échanges a provoqué un court-circuitage temporel entre deux scénarios émotionnels comparables : mon incapacité à comprendre le sens de cette évocation a été entendue comme une indifférence – ou une trahison affective – comparable à celle dont il accusait ses parents d'avoir été coupables et qui aurait bien pu le conduire à perdre la vie.

Le second mode d'accès aux émotions des militants concerne des émotions plus clairement ressenties par l'enquêteur : il s'agit, là aussi, d'un ensemble composite et qui n'est pas, loin de là, purement intuitif. En effet, une gamme riche d'indices décelables au cours de l'entretien permet de repérer des émotions et de les soumettre à validation. Le concept de « marqueur émotionnel » (*emotion marker*) – « indice émotionnel » serait probablement une traduction plus élégante – proposé par Thomas Scheff se révèle ici fort utile[44]. Dans son étude sur la honte, il distingue marqueurs langagiers et non langagiers (*verbal* et *non-verbal markers*). Les premiers recouvrent toutes les expressions, images, métaphores qui suggèrent la présence d'une émotion. Par exemple, un individu qui affirmerait « je me suis senti bête ; je ne sais pas comment j'ai pu

[43] Entretien avec Sohail, ex-recrue du Lashkar-i Taiba, Islamabad, avril 2008.

[44] Thomas J. Scheff, « Shame and Conformity: The Deference-Emotion System », *American Sociological Review*, 53 (3), 1988, p. 400-402.

faire une chose pareille » indiquerait un sentiment de honte sans que celui-ci soit nominalement identifié. Le début du récit par Ashiq de son expérience quotidienne dans le camp du Lashkar-i Taiba – « mais quand je suis allé là-bas, ce n'était pas ce que j'avais imaginé » – apparaît comme le marqueur d'un sentiment de déception ou de désillusion assez évident.

Les seconds marqueurs renvoient à la façon dont le corps transmet une émotion : un locuteur éprouvant de la honte, par exemple, aura tendance à rougir, bafouiller, baisser les yeux ou la voix jusqu'à n'être presque plus audible[45]. On pourrait parler à propos de ces indicateurs d'une « affectivité diffuse », pour reprendre la belle expression de Marc Neuberg[46]. Ainsi, dans l'entretien avec Sohail évoquant la passivité coupable de ses parents, ce n'est pas la phrase « Mais tu ne comprends pas ! » qui, à elle seule, suggérait un sentiment de trahison ; mon interprétation de ce qui apparaissait comme un point nodal du processus de radicalisation était fondée aussi sur le ton qu'il a utilisé – une profonde amertume – et ses échos dans d'autres parties du récit. C'est, en effet, avec le même ton amer, et même un peu sarcastique, qu'il a évoqué « ces parents qui laissent leurs enfants partir au jihad (…) et tous les autres qui ne savent pas forcément où ils sont mais acceptent quand les gars du Lashkar viennent chez eux (…) avec des sucreries pour les féliciter et leur dire "votre fils a été fait martyr (…) c'est la volonté de Dieu, réjouissez-vous !" blablabla. C'est ridicule, complètement ridicule ! [Qu'est-ce que tu trouves ridicule ?, lui demandé-je] Ben ce comportement des parents qui acceptent un fils assassiné au Cachemire, ils versent deux ou trois larmes et passent à autre chose »[47].

De façon comparable, lorsque j'ai demandé à Ashiq pourquoi il avait décidé d'aller au bureau du Lashkar-i Taiba, j'ai dit précédemment pour décrire sa réponse qu'il m'avait semblé perdu un instant, avait hésité puis avait finalement dit « je ne voyais aucune autre issue ». Le sentiment de détresse que suggère cette réponse et qui, *a posteriori*, m'est apparu comme absolument central pour mettre en cohérence sa radicalisation, s'est appuyé sur une série d'indicateurs non verbaux : le ton de sa voix, le mouvement de la tête, les yeux baissés, un léger haussement des épaules.

Le problème temporel reste cependant entier : Ashiq explique que sa décision d'intégrer la milice jihadiste a été prise dans un temps où il lui semble *aujourd'hui* qu'il n'avait *à cette époque* aucune autre issue. Or il n'est pas du tout certain qu'il ait sauté le pas alors qu'il était

[45] Le socio-psychologue Michael Argyle propose, lui, la liste suivante d'indicateurs non verbaux **:** orientation du corps, apparence (vestimentaire, par exemple), expressions faciales, gestes et posture, mouvement des yeux, communication orale non langagière (volume, intonation, débit de la parole). Michael Argyle, *Bodily Communication*, Abingdon, Routledge, 1975.

[46] Marc Neuberg, « Contingence et responsabilité », dans P. Paperman, R. Ogien (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, *op. cit.*, p. 102.

[47] Entretien avec Sohail, cité. De façon significative, il utilise le terme *murdered* (assassiné) et non *martyred*.

en proie à un désespoir insupportable. Peut-être hésitait-il même encore à l'époque entre différentes possibilités et que la curiosité, ou le coup de tête, a fini par l'emporter. Sa réaction pourrait en effet s'interpréter tout autrement : un état d'ahurissement (peut-être même de remords) à l'évocation de la possibilité de sa mort dans cette période de sa vie un peu folle, où il avait perdu contact avec la réalité ; une gêne en réaction au caractère trop direct de ma question qui, malgré moi, pouvait être comprise comme un reproche, une façon de dire « mais comment as-tu pu faire un truc pareil ? ».

Tempérament et engagement militant

Le repérage et l'interprétation de l'« affectivité diffuse » est, on le voit, la partie la plus difficile de l'analyse des émotions militantes dans l'entretien sociologique ; elle ne peut se faire qu'en lien avec la logique du « scénario émotionnel » qui se dégage du récit mais aussi avec une dernière voie d'accès aux émotions dans les entretiens sociologiques : l'identification d'un « tempérament ». Cette notion, quelque peu désuète, peut surprendre. Son intérêt sociologique est qu'elle définit, comme l'écrit Christophe Traïni, « un ensemble de sensibilités, ou si l'on préfère de prédispositions à privilégier certaines manières de sentir et de réagir » qui vont ensuite influencer l'engagement militant [48]. L'entretien avec Sohail offre une parfaite illustration de cette intuition : « Je suis tout le contraire d'un tempérament ferme [*mustaqil mizaj*][49], ma mère me le disait tout le temps. "Tu n'as aucune constance". Elle a raison, aujourd'hui je suis ceci, hier cela, Deobandi puis Ahl-i Hadith et jihadiste, et maintenant un libéral. Je dois bien l'admettre, *quelqu'un d'aussi influençable peut facilement être piégé* » (je souligne). Sohail voit ainsi dans son « tempérament » une prédisposition à sa radicalisation. Quelqu'un d'autre, avec un tempérament plus constant, dit-il en substance, aurait pu résister à la pression des circonstances.

Sans faire explicitement référence à son tempérament, Ashiq, lui aussi, a exprimé, de diverses façons, son caractère non seulement romantique mais aussi « insoumis ». Son romantisme s'est exprimé à travers l'importance fondamentale de son histoire d'amour dans son récit[50], des descriptions passionnelles (« soit je meurs, soit je l'ai » à propos de sa fiancée) ou encore les *ghazal* (chants poétiques d'amours contrariés propres à l'Asie du Sud) dont il ponctuait son

[48] C. Traïni, « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », art. cité, p. 338.

[49] « *Mizaj* » est une notion complexe en ourdou, qui renvoie aussi bien au caractère qu'à l'humeur.

[50] Un jour que nous avions une discussion sur la politique internationale et que je lui demandais « Quel évènement récent a vraiment eu un impact sur le monde entier selon toi ? », il m'a répondu « Mon mariage ! Car maintenant j'ai mon petit monde à moi ! ». Ashiq a mis onze ans avant de pouvoir enfin épouser celle qu'il aimait et faire accepter ce second mariage par sa famille.

récit. Ses actions confirment **ce** tempérament romantique : la fuite avec son amoureuse au risque de leur vie, et le projet, insensé, de combattre au Cachemire avec elle pour s'unir dans une mort choisie et sanctionnée par Dieu à ses yeux. Pour autant, cet ancien jihadiste n'est pas un garçon aveuglé par ses émotions amoureuses qui se serait perdu dans le monde merveilleux du jihad. Il a également été guidé par un sens très aigu des rapports de domination et des injustices sociales, économiques et politiques qui ont rendu sa vie si pénible. Ce villageois issu d'une famille de petits fermiers de caste intermédiaire a longuement parlé des multiples vexations subies dans son village – celles des propriétaires terriens plus puissants, celle de ses oncles[51] – et en ville – à l'usine où il travaillait sans relâche pour un salaire de misère, dans la famille bourgeoise où la patronne lui « parlait avec colère ». Ashiq précise d'ailleurs à ce moment-là du récit avec humour : « Je suis tellement habitué à ce que les aînés et les puissants (*bare log*) me parlent avec colère, que quand ils ne le font pas, je me dis "ben qu'est-ce qui leur arrive aujourd'hui ?" ». Le privilège de l'expression de la colère, sachant que l'autre ne peut pas répliquer, est évidemment un ressort émotionnel fondamental de la domination[52]. C'est probablement la raison pour laquelle, dans le contexte du camp d'entraînement jihadiste où il espérait voir ces rapports s'annuler, le mépris des autres recrues et des cadres a de nouveau déclenché la dynamique de fuite.

S'il parlait de ces situations objectivement humiliantes, il évoquait aussi sa disposition active à y « résister » chaque fois qu'elles se présentaient[53] : « Bien sûr j'ai souvent eu envie de frapper mes oncles mais, dans un village, un homme seul ne peut rien faire (…) Il y a beaucoup d'inégalités au Pakistan. Les supérieurs veulent garder les inférieurs à leurs pieds. Ils disent "assieds-toi, mon frère" chaque fois que tu essaies d'affirmer ta volonté (…) mais quand le puissant se trompe, il est normal que le jeune résiste. Moi, j'ai résisté plusieurs fois ! »[54].

---

[51] Qui ont volé le peu d'argent de la famille, laissant sa propre mère, une paysanne, « marcher sans chaussures », explique Ashiq, tournure figurative qui signifie le dépouillement absolu.

[52] Mary Holmes, « The Importance of Being Angry: Anger in Political Life », *European Journal of Social Theory*, 7 (2), 2004, p. 123-132 ; S. Tawa Lama-Rewal, « It's Effective because It's Affective: The Dynamics and Significance of Emotions in a Delhi Jan Sunwai », cité.

[53] Ce que j'ai pu observe**r** un jour que je l'accompagnais chez une de mes voisines qui cherchait un employé de maison. Lui ayant à peine dit bonjour, elle lui a montré immédiatement les WC de la maison et lui a dit d'un ton cassant « tu n'utilises surtout pas ceux-là, tu iras à ceux qui sont dehors, compris ? » (les maisons riches à Lahore ont généralement des *servant quarter*, quartiers des domestiques, qui sont des logements rudimentaires). Il s'est alors tourné vers moi pour me chuchoter à l'oreille, la voix étranglée par la colère, « tu vois comment sont ces gens ! On vaut pas mieux que des chiens pour eux ! ».

[54] L'ourdou et le punjabi, langues dans lesquelles s'exprime Ashiq, utilisent de nombreuses métaphores spatiales pour évoquer les inégalités sociales. L'inégalité est, par exemple, décrite par l'expression « haut/bas » (*upar/nich*), tandis que les supérieurs ou ceux qui dominent sont désignés par le terme « grands » (*bare*) qui recouvre aussi bien le pouvoir économique que l'âge, et les dominés (qu'ils soient pauvres ou jeunes) par celui de « petits » (*chote*). La relation de domination et sa résistance sont aussi exprimées par une métaphore dynamique : « faire asseoir » le dominé qui, lui, résiste en « se levant ». « Je me suis levé plusieurs fois » (*kai dafa main utha hun*), dit littéralement Ashiq.

On le voit, l'analyse des effets du tempérament d'un individu sur sa radicalisation n'a de sens que si on le rapporte aux « expériences affectives répétitives » qui l'ont façonné avec le temps[55]. Ainsi, l'hypothèse qui se profile est la suivante : ce n'est pas tant l'humiliation qui, de façon mécanique, déboucherait sur la radicalisation jihadiste mais plutôt la trajectoire de résistance à l'humiliation qui, dans le cas d'Ashiq, donne au parcours sa cohérence. Son témoignage démontre également toute l'importance de contextualiser les conditions de possibilité de cette résistance : au Pakistan, un jeune homme pauvre qui commet un acte irréparable de déshonneur atteignant l'ensemble de sa famille perd toute protection au sein de son environnement immédiat. Il peut certes compter sur un patron bienveillant mais ce soutien reste dépendant du rapport de clientèle ou de la relation de domination. Dans ce contexte, rejoindre une organisation jihadiste, et y apprendre le maniement des armes, peut s'apparenter à une forme de protection et de fait, les milices jihadistes au Pakistan comptent un nombre significatif de jeunes fugueurs.

Cinq voies d'accès possibles aux émotions dans les entretiens sociologiques

Variables comparatives	Catégories d'émotion				
Le locuteur : enquêté *vs.* enquêteur	Émotion émique (énoncée par l'enquêté)		Émotion étique (inférée par l'enquêteur)		Catégories intermédiaires
	1	2	3	4	5
L'opération discursive	Énoncé affectif à visée explicative	Énoncé affectif à visée évaluative	Scénario émotionnel	Marqueurs d'émotion	Tempérament /sensibilité
Précisions	Décrit un motif de l'action ; fournit une explication causaliste du	Qualifie et/ou disqualifie des gens, des situations, des objets, des relations	Déduit de la logique argumentative de l'enquêté et/ou de la dynamique de	Déduit de signes langagiers et corporels (généralement consignés	Explicitement nommé par l'enquêté ou accessible par une série d'indicateurs

[55] C. Traïni, « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », art. cité, p. 338.

	comportement		la relation d'enquête	dans des notes de terrain)	

Conclusion

Mon ambition première était de souligner tout à la fois l'importance des émotions pour notre compréhension de l'engagement jihadiste et la nécessité d'exercer la plus grande vigilance méthodologique dans l'attribution d'émotions à autrui, en commençant du reste par appliquer ce conseil à mes propres études. J'ai tenté de montrer, théories et enquête empirique à l'appui, tous les problèmes que pose l'attribution à distance de motivations émotionnelles à autrui, procédé très largement répandu dans les études sur le militantisme armé. Sur ce type d'objet, et en raison de la difficulté à accéder aux émotions en situation, la sociologie politique peut moins aisément se prononcer sur les émotions mobilisatrices que sur celles qui font l'objet d'un travail stratégique de la part des entrepreneurs de cause. La plus grande prudence face aux études qui indexeraient l'engagement dans une forme de militantisme particulier, ici le jihadisme, à une émotion surplombante (la frustration, la haine ou le désir de vengeance, par exemple) s'impose d'autant plus. Les différents efforts de conceptualisation des émotions mobilisatrices disponibles (comme le « choc moral » ou le « plaisir de l'agentivité ») nous paraissent également achopper sur une tension méthodologique : ils sous-estiment les conditions de collecte des émotions.

À partir de ce double constat, j'ai tenté de proposer une vision prudente de ce que les émotions font au militantisme à haut risque (et vice-versa) à partir des récits de vie collectés auprès de recrues désengagées d'une milice jihadiste pakistanaise et en prenant acte d'un certain nombre d'acquis du très riche champ d'investigation que constitue aujourd'hui la sociologie des émotions. L'un de ces acquis est qu'il n'est désormais plus nécessaire de convaincre ses pairs que les émotions sont un objet légitime de la science politique. Le défi réside plutôt dans la capacité de rendre compte du rôle et de la fonction exacts des émotions dans des situations réelles (au sens de situations distinctes des expérimentations en laboratoire)[56]. J'ai tenté d'y répondre en proposant, en quelque sorte, une pause méthodologique pour interroger la façon dont on peut accéder aux émotions et les déchiffrer dans un entretien biographique. Cette méthode exploratoire des émotions soulève certes des difficultés : contexte qui ne convoque une « situation de vie réelle » qu'*a posteriori*, confusion possible entre émotion passée et

[56] Martin Aranguren, Jocelyne Arquembourg, « Introduction to the Special Issue: "Doing Things with Emotions"/"L'agir des émotions" », *Social Science Information*, 54 (4), 2015, p. 419-423.

présente, brouillage des indicateurs émotionnels. Elle se révèle toutefois heuristique si l'on adopte une démarche sensible à ce que le contexte même de l'entretien fait à la compréhension des dynamiques émotionnelles du militantisme.

En revisitant mes entretiens avec une ex-recrue jihadiste, et en mettant au premier plan l'effort de réflexivité émotionnelle de l'enquêteur, j'ai identifié cinq voies d'accès possibles aux émotions dans des entretiens biographiques : les émotions énoncées (ou « expressions verbales d'émotion ») auxquelles les acteurs ont recours pour rendre leur action intelligible à l'observateur ; les expressions verbales d'émotions utilisées, plutôt, dans un processus discursif de qualification ou disqualification de gens, de situations, de relations ou de choses ; les émotions inférées par l'observateur comme formant un scénario émotionnel plausible ; les émotions répertoriées par l'observateur à travers différents marqueurs émotionnels suggérant ce que le militant ressent au moment où il s'exprime ; le « tempérament » qui rend compte de la sensibilité particulière des personnes interrogées à des événements ou à des situations spécifiques. Ces cinq voies d'accès doivent être traitées dans leurs relations réciproques. C'est leur combinatoire qui permet de saisir l'ensemble des émotions qui ont pu être mobilisatrices, ou démobilisatrices, au cours du processus d'engagement, ou de désengagement, jihadiste.

Il existe sans aucun doute bien d'autres voies que celles répertoriées ici, sans compter les émotions documentées par d'autres méthodes comme la vidéo, par exemple [57]. Notre cartographie méthodologique mériterait également d'être enrichie par l'étude croisée d'un nombre plus significatif d'entretiens et une démarche comparative. Il ne s'agit toutefois, à ce stade, que d'un travail exploratoire et sur une catégorie d'analyse du politique, l'émotion, qui ne peut être appréhendée dans toute sa complexité sans un dialogue avec les études sociologiques, psychologiques et historiques (voire avec les neurosciences), dialogue qui ne fait que commencer[58].

Amélie Blom est maîtresse de conférences en science politique à Sciences Po Lyon et chercheure au laboratoire Triangle (UMR 5206). Ses recherches, en sociologie politique,

[57] Sur ce sujet, voir C. Traïni, « Dramaturgie des émotions, trace des sensibilités. Observer et comprendre des manifestations anti-corrida », *ethnographiques.org*, 21, 2010 (https://www.ethnographiques.org/2010/Traini) ; S. Tawa Lama-Rewal, « It's Effective because It's Affective: The Dynamics and Significance of Emotions in a Delhi Jan Sunwai », cité.

58 Cet article est une version traduite et remaniée de mon chapitre « Remembering and Accessing the Emotion of Things: A Methodological Journey with a Jihadist Militant in Pakistan », dans A. Blom, S. Tawa Lama-Rewal (eds), *Emotions, Mobilisations, and South Asian Politics*, *op. cit*., p. 68-92.

portent sur la configuration du champ politico-religieux au Pakistan et, plus spécifiquement, sur les mobilisations politiques à référent religieux dans leur dimension à la fois locale (dans la province du Pendjab) et globale. Elle est membre de l'ERC-2018-COG « Religion and Its Others in South Asia and the World (ROSA) ». Elle a publié récemment, entre autres, *Emotions, Mobilisations, and South Asian Politics* (Londres, New Delhi, Routledge India, 2019), coédité avec Stéphanie Tawa Lama-Rewal, et « Emotions and the Micro-Foundations of Religious Activism: The Bitter-Sweet Experiences of "Born-Again" Muslims in Pakistan », *The Indian Economic and Social History Review* (vol. 54 (1), 2017, p. 123-145).

Résumé

Reconnaître l'importance des émotions pour la compréhension du militantisme armé implique, également, d'exercer la plus grande vigilance dans l'attribution à distance de motivations émotionnelles, procédé largement répandu dans l'étude de l'engagement jihadiste en raison de la difficulté à saisir les émotions en situation. L'une des façons de surmonter cet obstacle est d'analyser les dynamiques émotionnelles du militantisme armé à partir d'un questionnement sur les méthodes exploratoires et, plus spécifiquement, sur l'entretien biographique. Cette méthode soulève certes des difficultés, mais se révèle aussi d'une grande richesse pour peu que l'on adopte une démarche sensible à ce que l'interaction enquêteur.rice-enquêté.es fait à la compréhension des dynamiques émotionnelles du militantisme. L'expérience sensorielle et émotionnelle d'un ancien combattant jihadiste pakistanais, associée à un retour réflexif sur les émotions de l'observatrice, sert de point d'appui à une tentative de typologie des voies d'accès aux émotions dans le cadre des entretiens sociologiques